

„PROTECTION DES ANIMAUX EN FINLANDE“

(SUPPLÉMENT AU JOURNAL „FINLANDS DJURSKYDD“)

ÉDITEUR

EVA LJUNGBERG

POUR LA RÉDACTION

CONSTANCE ULLNER

SIRI BRANDER

(SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION)

A nos lecteurs.

Le journal »Finlands Djurskydd« qui nouvellement a commencé sa 23:ième année, a eu l'honneur de trouver une noble protectrice qui désire voir le journal paraître en français. C'est un grand plaisir pour la rédaction d'avoir été mise en état d'accomplir le souhait de cette bonne amie des animaux.

Helsingfors en février 1916.

Constance Ullner.

HELSINGFORS, 1916

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE FINNOISE

Le droit des animaux.

On parle sans cesse de la pitié qu'il faudrait montrer envers les animaux. On supplie les cochers, les travailleurs des champs et des bois d'avoir plus de miséricorde envers les pauvres chevaux. On écrit des articles contre le plaisir de la chasse, contre les jardins zoologiques, contre la manière détestable de garder les petits oiseaux dans des cages étroites etc. Mais ce qu'on dit fait l'impression d'une prière, au lieu d'être une exigence.

Les souffrances des animaux, qui sont une conséquence de la cruauté et l'égoïsme de l'homme, ne finiront pas avant qu'on reconnaisse que l'animal aussi a un droit, mais on n'y a pas fait attention et on n'a pas voulu admettre ce droit.

Un petit nombre d'hommes justes et nobles ont essayé et essayent encore de défendre les animaux, mais leurs efforts sont souvent détruits par des accidents imprévus et sinistres. Si par exemple une guerre éclate, les hommes ne pensent qu'à leur propre profit. Ils se servent de toute manière de nos animaux domestiques, ils les laissent subir les plus pénibles difficultés et les forcent de faire des efforts contraires à leur nature. Dans ces moments personne ne se dit que l'homme est responsable de l'animal qui lui rend tant de services.

Et si une épidémie dangereuse éclate, on est prêt à tuer les animaux sans miséricorde d'une manière révoltante et cruelle. C'est maintenant le cas, non seulement dans la province, où le peuple et les agents des

paroisses sont moins surveillés, mais aussi dans les villes et surtout dans notre capitale. Quelques chiens ont eu la rage, et c'est juste qu'on veut prendre des précautions pour empêcher la maladie de se répandre. Mais comment le fait-on? On tire sur les chiens avec des armes à feu; les personnes qui le font sont en général peu habiles à traiter une arme et ils blessent souvent les pauvres bêtes au lieu de les tuer. Les malheureux chiens se sauvent en hurlant, se cachent quelquepart pour y souffrir pendant des heures, peut-être des jours avant que la mort arrive pour les délivrer de la vie.

Les chats sont poursuivis de la même manière et il y a quelques semaines un pauvre chat a été tué avec un bâton. Quelle action révoltante et blâmable! Et quand on pense que *les enfants souvent sont présents dans les rues où les cruautés se passent*, on ne peut pas manquer de se dire que les hommes, en essayant de se délivrer d'un poison, élèvent et nourrissent en même temps un autre poison, plus dangereux et plus terrible que le premier. Car les enfants, qui voient nos animaux les plus fidèles condamnés, poursuivis et tués d'une manière cruelle, sans que personne ne vienne pour les défendre, seront un jour des hommes méchants, égoïstes et ingrats. Le mauvais exemple est un poison dangereux qu'on devrait prendre garde de répandre.

CONSTANCE ULLNER.

Un chien.

Le jeune guerrier jeta un dernier regard plein de tristesse sur sa maison qu'il quitta en montant à cheval. Toute la famille le suivit, sa chère femme pâle, les larmes aux yeux, ses petits enfants étendant les bras vers lui — — — Pourquoi? Voilà une question répétée

par tous les guerriers qui se rendent au combat et dans toutes les maisons privées de leur appui. Reviendra-t-il pour les embrasser tous encore une fois, fera-t-il entendre les mots de consolation qu'il avait prononcés au moment de la séparation? Non, il n'avait pas la permission d'être tendre et faible. Il voulait vivre dans leur mémoire comme un homme plein d'espoir et de force. Voilà pourquoi il salua encore une fois en souriant et disparut.

Le silence fut interrompu par l'aboiement d'un chien. Le guerrier se retourna. C'était Bijou, son chien fidèle. Le guerrier avait dit qu'il fallait tenir le chien enfermé, mais la pauvre bête avait trouvé le moyen de s'enfuir et le suivit.

«Bijou» cria le guerrier d'un ton sévère «tu n'as pas la permission de m'accompagner. Il faut que tu garde la maison et la famille.»

Bijou n'obéit pas cette fois. Triste et honteux il disparut, mais il ne retourna plus à la maison.

* * *

L'air étouffant et la vie uniforme dans les tranchées commençaient à être insupportables. Les commandants et les soldats avaient passés plusieurs semaines dans une attente pénible. Un aéronaute, qui volait avec un bourdonnement au dessus de la place, le son d'un chant lointain de la part des ennemis et de temps en temps une plaisanterie pour raccourcir le temps — voilà la seule interruption dans cette existence souterraine. Cette vie était bien difficile à supporter pour le jeune guerrier. Son sang bouillait si violemment dans ses veines, son désir ardent d'agir et d'être actif menaçait de l'anéantir.

Un soir il était assis en écoutant les histoires racontées par ses camarades. On parlait maintenant, comme

tant de fois auparavant, de ce qui se passait à la maison et des chères personnes qu'on y avait laissées. Un d'eux avait quitté sa vieille mère, dont il était le seul appui, l'autre sa famille nombreuse, le troisième sa soeur malade qui avait été désespérée de la séparation de son frère. Et puis ils parlaient des combats, des situations difficiles et de tout ce qu'on pouvait attendre et espérer quand les temps seraient moins durs.

Tout d'un coup on entendit l'abolement d'un chien dans la tranchée sombre. Les soldats écoutaient et un sourire éclairait les visages tristes. Quelle interruption heureuse, quelle visite bienvenue! Le jeune guerrier leva la tête. C'était son chien qui se précipitait dans le passage étroit de la tranchée. Il était prêt à renverser son maître par ses preuves de joie. Maintenant le guerrier ne repoussa plus le chien. Il prit sa tête velue entre ses deux mains et ses yeux se remplissaient de larmes.

* * *

La journée est finie et le combat a cessé. On n'entend plus le bruit des canons et le grand champ de bataille est couvert des milliers de guerriers mourants, haletants et morts. Nulle étoile éclaire le ciel sombre, l'obscurité est impénétrable. On n'entend que des gémissements et des plaintes.

Un chien hurle en cherchant son maître sur le champ de bataille. Le pauvre animal a suivi l'ambulance, dont la noble mission est de recueillir et soigner les blessés. Malheureux chien, que les hommes insultent si souvent, d'où as-tu reçu ton coeur fidèle, ton instinct admirable?

Un homme est étendu sous un buisson. Il respire avec difficulté, car il est sérieusement blessé. Meurt-il ici tout seul ou retrouve-t-il la vie? Un abolement joyeux annonce que Bijou a reconnu son maître. Le bon chien, qui lui faisait tant de plaisirs dans les tran-

chées sombres, était aussi destiné à être son sauveur. Par son hurlement il attira l'attention de l'ambulance, qui comprit qu'on avait besoin de son secours. Des mains fortes levaient avec douceur le blessé dans la voiture d'ambulance. Il entendit des voix tendres et soulageantes quand il se réveillait de son assoupissement mortel — — —

Fidèle Bijou, tu as bien des camarades dans la guerre dignes de notre admiration et de notre reconnaissance.

EVA LJUNGBERG.

Notre sculpteur le baron Emile Cedercreutz, renommé par ses sculptures du monde des animaux, a eu la complaisance de donner à ce journal un de ses souvenirs d'enfance. C'est par le petit cheval, décrit ici, que l'amour et l'intérêt de l'artiste ont été éveillés non seulement pour nos animaux domestiques, mais pour toute la création.

Petit.

C'était mon premier cheval. Tous les autres que j'ai possédés plus tard n'ont pas eu la même valeur mentale pour moi, ils n'ont pas joué le même rôle dans mon évolution. Non, je vous l'assure, car «Petit» c'était pour ainsi dire ma propre enfance.

Ce tout petit cheval finlandais n'était ni beau, ni de grande valeur. La taille d'un poney, maigre, vieux et sans aucune allure, voilà sa physionomie, quand je le vis pour la première fois. Et je l'acquis tout de même; moins par pitié de ce petit cheval de meunier, qui peinait sous une charge épouvantable, que pour la joie toute naïve de posséder cette pauvre bête, dont la crière du front, enlevée par le vent, faisait voir les poils

gris de la vieillesse, J'avais la grande et béate conviction de posséder mon premier cheval et cela suffisait complètement à l'enfant de douze ans.

Les premiers jours s'écoulèrent sans que je puisse faire autre chose que contempler ma nouvelle acquisition. Si miraculeux me parut cet événement de ma vie et la sensation d'avoir un cheval à soi remplissait d'une seule et grande joie toute l'âme de l'écolier en vacances.

Mais bientôt cette contemplation inerte me parut stupide et j'eus une vive envie de conduire et de monter à cheval. Il me fallait employer mon premier trotteur et ce fut pour les jours suivants une des sensations les plus fortes.

Ah! quel miracle d'avoir son cheval à soi. Il avait toujours fallu prier et solliciter, avant d'avoir l'autorisation, difficilement acquise, de monter les autres chevaux. Tout cela passait par une file infinie de palefreniers et de cochers et le résultat en était toujours incertain, car on ne voulait jamais confier les bons chevaux aux enfants. Et les petits ânes étaient si ennuyeux; ils ne valaient tout de même pas les chevaux; nous autres enfants nous les considérons à peine comme des animaux.

Mais maintenant! L'équipage fut le plus modeste que l'on puisse imaginer, une vieille charrette ratée, les harnais des objets cassés et les selleries et le coursier lui-même n'avait pas l'air bien fringant. Néanmoins je me sentis comme un roi quand les brancards furent levés et les courroies attachées.

Puis, en avant! Petit n'était guère un jouet, malgré son âge. Il ne fallait pas se moquer de lui. Au moindre coup de fouet il s'arrêtait subitement, me regardait en montrant le blanc de l'oeil, respirait en ronflant bien lourdement et se mettait à reculer d'une ténacité et d'une rapidité à laquelle il n'y avait rien à

faire. Ce fut comme s'il aurait voulu dire à l'enfant dans la voiture: «Je vauX tout autant que toi!»

«Petit» m'apprit bien des choses. Il étouffa ma ténacité et mon entêtement, il me déroba l'orgueil et la brutalité de l'enfance et m'enseignit l'existence d'un monde, au dehors du nôtre, avec les mêmes droits de liberté et la même autorisation d'exister que la nôtre. «Petit» fut l'éducateur, jamais l'ami. Ce rôle lui convenait mieux, car il était trop égoïste et trop méchant pour bien pouvoir fraterniser avec son prochain. Il fallait toujours prendre garde en lui tendant un morceau de pain, pour ne pas qu'il mordît les doigts, et quand il ne voulait pas se laisser attacher au pâturage, il fallait se couper en quatre pour savoir comment s'y prendre. Je pourrais vous en raconter de belles de toutes ces aventures à la Cow-boy, toutes ces scènes de prairie du ouest outre-mère où les seuls acteurs furent l'enfant de douze ans et ce tout petit cheval — mais ce serait trop long, cela vous fatiguerait.

Il aurait bien des choses cependant à dire de ce fringant coursier. Comme il franchissait toutes les barrières d'un saut, et comme il se transplantait à la stupéfaction de tout le monde de son pâturage tout à coup dans le jardin, réduisant les massifs et les parterres en de tristes surfaces usées, comme il se querellait avec le forgeron, qui voulait ferrer ses sabots plats et usés, ou la manière dont il taquinait le vieil âne, ou comment il renversait la charette, dès qu'une servante se mettait à conduire, etc. Mais tout cela ne peut vous intéresser.

À moi personnellement cette saine opposition contre tout et tous fut, comme je viens de vous le dire, le meilleur principe éducateur: celui du talion. Et je lui dois, à cette gentille, petite bête, bien des choses et j'y pense avec beaucoup de reconnaissance. Car si «Petit» même était terriblement droit et brutal dans sa franchise, il ne me cria pas les vérités aussi hautement et

ostentativement que la vie. Non, heureusement cela restait entre nous! Et c'était le mieux ainsi.

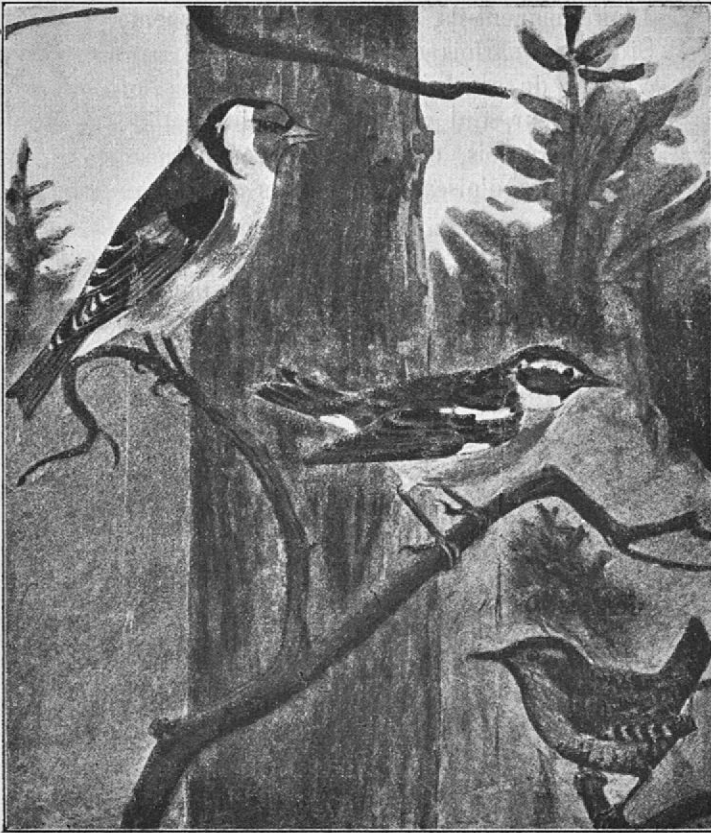
Cher »Petit«, tu étais ma jeunesse. Tu me traînais dans la charette sur les grandes routes et les voies poussiéreuses de la vie, et sur ton dos je cavalcadais le long des sentiers étroits, que je n'aurais pas vu sans cela, au bourdonnement des abeilles et des mouches, aux parfums du thym et du serpolet, au vol des merles et des fauvettes. Tu m'introduisais dans les royaumes de ces secrets, qui sont toujours au delà des grandes voies. Merci de tous ces instants de rêve et de méditation de ma première jeunesse. Depuis j'ai eu bien des chevaux — mais ils n'ont été que cela, jamais plus et jamais autant que »Petit« la camarade et l'éducateur. Carrossiers, montures, chevaux de chasse, chevaux de promenade, vous n'étiez que mes humbles serviteurs, ou les modèles de mon art. Mais comme dans tout c'est la première expérience qui note, ce fut toujours »Petit« qui estampa dans mon âme l'image d'un vrai cheval, la synthèse de cet animal, une synthèse agrandie en un sentiment.

EMILE CEDERCREUTZ.

Ne tuez jamais un animal devant les enfants.

N'augmentez pas le nombre des chiens et des chats en les élevant pour les abandonner. C'est criminel!!

Ne faites pas le cheval traîner des fardeaux, qui dépassent ses forces.



(K. C.)

Oiseaux de printemps.

La neige, le brouillard, le vent,
 Le triste et le sombre temps,
 Le froid du nord, encore perçant!
 Mais, malgré tout, j'entends des chants,
 Joyeux, ravissants, charmants,
 Rappelant le doux printemps.

D'où viennent-ils, ces tons qui charment,
 Si tristes parfois comme des larmes
 Versées de souffrance, de chagrin
 D'un coeur, qui regrette en vain?
 Une autre fois, et c'est plus souvent,
 Les chants d'oiseaux sont plus riants.

Ils viennent de quitter le ciel si beau
 Du sud, pour chercher le pauvre bouleau
 Du nord, où jadis ils faisaient leurs nids,
 Jouissant de la vie, nourrissant leurs petits.
 Chantez oiseaux! vos chants pleins d'amours
 Nous réveillent l'espoir, qui revit pour toujours.

CONSTANCE ULLNER.

La prière du cheval.

Tenez l'écurie propre et ayez soin d'y faire entrer de la lumière et de l'air frais, mais évitez moi le courant d'air.

Soignez ma peau avec l'étrille non seulement chaque matin, mais encore dans la journée, s'il le faut.

Tenez mon sabot brillant et faites l'examiner souvent par un bon maréchal ferrant.

Nettoyez mon râtelier avant d'y mettre du fourrage et évitez d'y laisser de vieux restes.

N'oubliez pas de me donner suffisamment du fourrage et remarquez bien que je dois en recevoir par petites rations, mais, par contre, assez souvent! Si on en garnit trop le râtelier, celui-ci finira par avoir une odeur de moisi et le fourrage ne sera plus mangeable.

J'ai besoin d'eau trois fois par jour, quand je me trouve dans l'écurie, et si mon travail est pénible, comme

pendant les chaleurs ardentes de l'été, il convient de me faire tremper le museau dans de l'eau fraîche, aussi souvent que possible.

Ne me faites pas prendre un bain quand j'ai chaud et que je sois essoufflé, ou après avoir eu ma ration ordinaire, mais faites moi boire un quart d'heure avant de me donner du fourrage. De cette manière le fourrage conservera pour moi toute sa force.

Laissez moi garder ma queue, mon chanfrein et mon fanon. Avec la queue je chasse les mouches, le chanfrein me préserve le cerveau du froid et mes yeux du soleil. Le fanon préserve mon paturon contre l'humidité et la saleté, il tient la peau chaude l'empêchant de se gercer.

Tenez le harnais souple en le graissant souvent et veillez à ce qu'il m'aille et qu'il ne me blesse pas.

Ne mettez pas le mors froid dans ma bouche quand il fait froid dehors.

Ne me faites pas mal en me tirant par la bride.

Ne me faites pas traîner des fardeaux qui dépassent mes forces et ne me faites pas trotter plus vite qu'il ne faut.

Ne me battez pas sans raison et soyez miséricordieux si j'ai commis une faute.

Laissez moi commencer chaque course en temps lent.

Laissez moi aller au pas dans les montées.

Parlez moi avec douceur et caressez moi quand vous voyez que je fais de mon mieux.

Si j'ai chaud et si je suis en nage en rentrant à l'écurie, frottez moi avec un bouchon de paille.

Couvrez moi d'une couverture chaude quand il fait froid et d'un imperméable quand il pleut.

En été couvrez moi d'une couverture légère pour me préserver contre les mouches.

N'oubliez pas de me fournir de la litière pour la nuit! Un bon boxe procure un bon sommeil et c'est vous qui recueillerez le lendemain les fruits de mon travail.

Je travaille pour vous, je ne vis que pour vous. Vous savez bien que je ne puis pas me plaindre, mais Dieu nous voit tous les deux.

Il vous récompensera de votre bonté et il vous punira de votre cruauté envers moi.

Et enfin, quand j'ai fini mes jours, donnez moi une mort rapide et non douloureuse.

Le sentiment et la protection des animaux.

Le sentiment est à la base de toutes les oeuvres de protection; il est, par conséquent, à la base de la protection des animaux. Celle-ci n'est comprise que de la part de ceux qui ont assez de coeur pour la comprendre.

La sécheresse, la dureté de coeur en rit, car elle n'y comprend rien. Si nous voulons propager les idées de protection, faisons l'éducation des enfants dans les écoles, formons-leur le coeur à la bonté envers les animaux. Pourquoi les autorités, en général, sont-elles indifférentes à l'oeuvre des sociétés contre la cruauté envers les animaux? C'est que, dans leur enfance et leur jeunesse, cette partie de leur éducation a été complètement négligée. On ne leur a pas fait comprendre que l'animal a des nerfs comme nous, capables de sentir, capables de souffrir et que, cette sensibilité, nous devons la ménager.

Voilà ce que, nous devons inculquer aux générations futures. N'y manquons pas.

Sommaire: Le droit des animaux par Constance Ullner. — Un chien par Eva Ljungberg. — Petit par Emile Cedercreutz. — Oiseaux de printemps, par Constance Ullner. — La prière du cheval. — Le sentiment et la protection des animaux.

